

Le livre de Jonas : un Dieu pour tous les hommes

Le livre de Jonas est un des livres les plus courts de la Bible (48 versets). C'est une histoire que l'on connaît vaguement, notamment à cause de ce grand poisson (dont rien ne dit qu'il soit une baleine) avalant le prophète comme une vulgaire crevette.

Deux repères pour commencer :

- le livre commence et finit par la Parole de Dieu (1,1 et 4,10-11)
- un lieu est central : la ville de Ninive, puisqu'on le trouve au début, au milieu et à la fin : 1,1 ; 3,1 ; 4,11.

Il y a donc deux éléments centraux dans ce petit livre : d'une part la Parole de Dieu, le Dieu des Hébreux, le Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse, et d'autre part la grande ville païenne, le symbole du paganisme honni par le peuple juif: voilà le cadre de ce récit.

Ce livre se divise en deux parties : 1,1 à 2,11, qu'on pourrait appeler « le refus de sa mission par Jonas et sa prière », et 3,1 à 4,11, qu'on pourrait appeler « la réalisation de la mission de Jonas ».

On parle de Jonas, mais en fait le héros du livre, l'acteur principal, c'est Dieu. C'est Dieu qui envoie Jonas en mission, c'est Dieu qui déclenche la tempête, c'est Dieu qui réquisitionne le poisson pour repêcher Jonas, c'est Dieu qui renvoie le fuyard sur la route de Ninive, c'est Dieu qui épargne la ville païenne et provoque la révolte du prophète. La Parole de Dieu ouvre le récit et celui-ci se termine par une question de Dieu sur Dieu, une question qui est adressée à tous les croyants de tous les temps, nous y reviendrons.

Les deux parties du livre se décomposent aisément en 6 épisodes, que nous allons regarder dans l'ordre :

1. la fuite de Jonas (1,1-3)
2. la tempête (1,4-16)
3. le sauvetage de Jonas (2,1-11)
4. la mission renouvelée (3,1-4)
5. la liturgie pénitentielle à Ninive (3,5-10)
6. la colère de Jonas devant l'attitude de Dieu (4,1-11)

1) La fuite de Jonas, qui refuse sa mission auprès des Païens. Mettons-nous à sa place ! Mais quand on connaît un peu l'histoire biblique, une chose saute aux yeux : c'est la première fois dans la Bible qu'un prophète du peuple hébreu est envoyé dans une ville païenne pour une mission d'appel à la conversion. Jusqu'alors, ces missions étaient réservées à Israël.

Or, il faut savoir que Ninive, pour les Juifs, était le symbole de l'horreur, du péché, du paganisme. Ce qui veut dire que dès la première phrase de son livre, l'auteur brise le lien qui unissait étroitement et même exclusivement Yahvé et Israël. Le Dieu d'Israël envoie son prophète chez les païens, donc il a le souci des païens. Et c'est Jonas, le seul Juif du

récit, qui refuse la mission divine. Il ne discute même pas, il ne négocie pas avec Dieu, comme Abraham, Moïse ou Jérémie ont pu le faire : il refuse et s'enfuit, point.

A noter que Jonas s'enfuit *loin de Yahvé* (2 fois au v. 3, 1 fois au v. 10) : c'est le contraire de l'attitude habituelle du prophète . Cette expression ne revient que deux autres fois dans la Bible, et c'est à propos de Caïn (Gn 4,13.16) à qui Dieu demande aussi les motifs de sa colère (Gn 4,6). Comme Caïn, Jonas quitte sa terre, et entre en état de rébellion contre Dieu, qu'il fuit.

2) La tempête. On change de style littéraire. Dieu semble absent, mais en réalité c'est lui qui guide les événements. L'homme sage lit dans les événements la présence de Dieu. Le héros va être non pas Jonas mais cet équipage de marins païens : païens, certes, mais pas athées, puisque chacun s'adresse à son Dieu. Jon 1,6 : c'est un païen qui exhorte le prophète à prier ! Qui plus est, à la fin, ces païens vont se convertir et adhérer au Dieu d'Israël auquel ils offrent un sacrifice (2,16) !

Jonas, lui, donne deux noms à Dieu : Yahvé et le Dieu du ciel. *Yahvé*, c'est le nom de Dieu qui est propre à Israël ; *le Dieu du ciel*, c'est le dieu qui règne sur le cosmos. Cette expression n'apparaît d'ailleurs qu'au V^e s, ce qui permet, avec d'autres indices qui ne nous intéressent pas directement ici, de dater le livre de Jonas de cette époque.

Et c'est là que Jonas nous ressemble : il croit en Dieu, il croit que Dieu agit à travers les événements, mais cela ne change rien à sa conduite : plutôt la mort que d'obéir à la mission confiée par Dieu. Aucun repentir, aucun appel au secours. Les marins en revanche, ces non juifs polythéistes, se tournent vers les dieux, et hésitent à sacrifier Jonas. Jusque là les marins invoquaient Elohim, le dieu créateur, à la fin ils prient Yahvé, le Dieu d'Israël. Moralité : Dieu se sert de tout pour sauver ceux qui le cherchent en vérité. Jonas le Juif est jeté à la mer, pendant que les marins païens sont sauvés. Grincement de dents chez le lecteur Juif ...

Lorsque Jonas parle du *Dieu du ciel qui a fait la mer et la terre*, littéralement il faudrait traduire : « le Dieu qui fait la mer et le sec » : cf. 3^e jour de la Création (Gn 1), passage de la mer des Roseaux (Ex 14), passage du Jourdain (Jos 3). On voit bien le côté corrosif de l'histoire : dans l'Exode, les païens – les Egyptiens – sont noyés et Israël est sauvé, là c'est l'inverse qui se produit : les païens sont sauvés et Jonas est jeté à l'eau.

3) Le sauvetage de Jonas. Laissons de côté ce poisson, simple instrument, simple élément pittoresque de ce récit, lequel est non pas une narration de faits historiques mais un conte théologique. Revenons à cette prière de Jonas : en toute logique, ce psaume n'a rien à faire là, c'est un ajout postérieur ; on ne voit pas bien comment ce prophète rebelle – et qui le restera - serait d'un seul coup devenu un grand priant. Il parle comme s'il était déjà sauvé (v.7) alors qu'il est plutôt en fâcheuse posture. Si on enchaîne 2,11 à 2,1, le récit est parfaitement logique et cohérent. Ce psaume a été ajouté pour faire « avaler la pilule » au lecteur juif, déjà passablement irrité par la première partie (l'envoi du prophète à Ninive, la conversion des marins païens) et qui le sera encore davantage par la suite de l'histoire.

4) La mission renouvelée : Jonas et la Parole de Dieu (3,1-3)

Bon gré mal gré, voilà donc Jonas à Ninive-la-grande, le symbole du monde païen. La description de la ville (v.3) est d'autant plus impressionnante qu'il suffisait à l'époque

d'une petite demi-heure pour traverser Jérusalem ! C'est évidemment une image forcée, exagérée qui est là pour exprimer l'immensité de Ninive bien sûr, mais surtout l'immensité de la tâche qui attend Jonas.

5) Jonas à Ninive : la grande liturgie pénitentielle. Comme lors de la tempête, une menace de mort pèse sur les païens (v.4). Décidément le Dieu d'Israël ne semble s'intéresser qu'à eux ! Jonas s'acquitte de sa mission a minima, sans en faire trop : il en fait même plutôt le moins possible, on ne peut pas dire que son discours soit très argumenté ni très impressionnant ! Chacun peut se reconnaître en Jonas : on suit les commandements de Dieu, mais en ne dépassant surtout pas le minimum exigé. Comme la B.A. quotidienne, quoi ! Nous désobéissons nous aussi, nous pas forcément en nous enfuyant, mais en n'écoutant pas la voix qui, en nous, réclame de notre part un peu plus d'indulgence, de pardon, de patience, d'humilité ...

Quoi qu'il en soit, la prédication de Jonas est un succès, puisque la frénésie de conviction atteint le roi lui-même. Imaginez Hitler, Staline, Amin Dada ou Pol Pot se convertissant. Même les animaux sont priés de faire pénitence, de ne pas boire et de se couvrir de sacs ! Notons que dans la liste des péchés, le roi de Ninive ne parle pas d'idolâtrie : il vise l'injustice et la violence, comme s'il avait, lui, compris que l'essentiel de la religion est dans le respect de la justice et du prochain, ce qu'affirment par ailleurs les prophètes de la Bible, Isaïe et Michée en particulier. La liturgie pénitentielle s'achève sur le triomphe de la miséricorde et non de la vengeance.

Là encore l'auditeur juif de ce récit devait grincer des dents. Que Yahvé sauve Jonas, oui, qu'il sauve les Ninivites, non ! De plus, il serait trop long d'entrer dans le détail, mais ce passage est truffé de références au livre du prophète Jérémie. Or, on lit dans le livre de Jérémie (chap. 36) que le prophète avait envoyé son secrétaire, Baruch, lire un texte de menaces pour Jérusalem et Juda si le peuple ne se convertissait pas. Le peuple n'avait pas réagi et le roi avait carrément fait déchirer et brûler le rouleau : *chaque fois que Yehudi avait lu trois ou quatre colonnes, le roi les lacérait avec le canif du scribe et les jetait au feu (...) ni le roi ni aucun de ses serviteurs, à entendre ces paroles, ne furent effrayés ni ne déchirèrent leurs vêtements (Jr 36,23-24)*. Autrement dit, le roi du peuple juif refuse d'entendre l'appel à la conversion, alors que dans l'histoire de Jonas le roi des païens l'entend et le met en pratique ! Remarquons enfin une expression importante dans les paroles du roi, c'est : *qui sait si (v. 9)* : les efforts des hommes ne provoquent pas automatiquement le changement d'attitude de la part de Dieu. Ces efforts manifestent la bonne volonté des hommes, mais c'est Dieu qui reste le maître. Prier, ou faire des efforts de conversion, ce n'est pas poser un ultimatum à Dieu ...

Toujours est-il que, comme pour l'affaire des marins, la tendresse et la pitié du Dieu d'Israël se manifestent une nouvelle fois aux païens. Mais l'auteur de ce conte a franchi un degré supplémentaire : que Dieu pardonne à d'obscurs marins, là-bas très loin de Jérusalem, ça dérange un peu la foi nationaliste du peuple juif, mais passe encore. Mais là, à Ninive, il s'agit de la grande ville haïe. Un peu comme si pendant la 2^o guerre mondiale on avait dit que Dieu accueillait les dignitaires nazis avec tendresse et pitié : Ninive représentait à l'époque aux yeux de Jonas et de son peuple à peu près ce que représente le

III° Reich pour le peuple juif du XX° s ... Si le livre de Jonas est un conte, le royaume d'Assyrie dont Ninive était la capitale n'était pas un mythe, mais bien l'ennemi qui avait brisé le royaume du Nord en 721, avant d'être lui-même détruit par les Babyloniens en 612. Ninive est le symbole de l'injustice, de la cruauté, de la violence, du sang versé, et voilà Dieu qui accueille la conversion de ses habitants sans l'ombre d'une hésitation ! C'est pour cela que Jonas avait fui : il se doutait bien que Dieu agirait ainsi, mais il ne voulait pas être complice de ce qui lui est humainement insupportable.

6) Et voilà la fin de l'histoire : **Jonas fait une grosse colère**. Dans sa fureur, il s'adresse enfin à Dieu, reconnaît ce que Dieu est, mais refuse de l'entendre. Autrement dit, sa théologie est juste, mais son agir n'est pas en conséquence. On pense à st Paul : « malheureux homme que je suis, le bien que je voudrais, je ne le fais pas ». Comme on ne discute pas avec un homme en colère, ça ne sert à rien, mieux vaut attendre qu'il se calme, Dieu pose une simple question (v. 4) et attend la suite des événements.

Voilà donc Jonas dans sa cabane aux portes de la ville. Que fait-il donc là ? Il doit attendre avec au fond du cœur l'espoir secret que les Ninivites retombent dans leur péché, et que du coup Dieu change d'avis et finisse par détruire Ninive comme il avait détruit Sodome et Gomorrhe. Après tout, même Israël a donné l'exemple de conversions aussi éphémères que la rosée du matin ...

Et voilà l'entrée en scène de cette plante, de ce ricin, plante qui pousse effectivement très vite (je le sais, j'en ai plein dans le jardin du presbytère !). Peu importe. Cette fois Dieu prend la parole : il entend le souci de Jonas pour son ricin, mais le met en parallèle avec la population de Ninive, 120 000 âmes. 120 000, chiffre évidemment symbolique, puisque 12 est le chiffre de l'universalité. L'attitude de Jonas, c'est un peu comme si on disait à quelqu'un : la ville de Nancy va être détruite par un tremblement de terre, et que cette personne se désespère non pas devant la disparition des habitants mais devant celle de son pot de géraniums ... Ne sommes-nous pas parfois très égoïstes et nombrilistes dans notre prière ?

Remarquons que Dieu ne parle pas de pénitence : le salut des Ninivites n'est pas lié à leur conversion mais à la tendresse de Dieu, ce en quoi l'auteur du livre de Jonas va bien plus loin que tous les prophètes qui l'ont précédé, lesquels liaient le salut à la pénitence. D'ailleurs, il est symptomatique qu'aujourd'hui, les Juifs lisent le livre de Jonas le jour du Yom Kippour, le jour du grand pardon, car pour eux ce livre est totalement consacré au repentir. Or, ce qui est premier, me semble-t-il, c'est davantage la tendresse de Dieu que le repentir de l'homme. En d'autres termes, c'est par grâce, par l'amour gratuit de Dieu et non pas par ses oeuvres que l'homme est sauvé.

Dans le livre de Jonas, il y a d'innombrables références à l'histoire d'Israël : Caïn, la Mer Rouge, les prophètes, etc. Le personnage de Jonas est un prête-nom : Ninive symbolise le monde païen, Jonas symbolise l'univers religieux du peuple d'Israël. Nous sommes au V° s : le Royaume de Juda n'existe plus, il n'est plus qu'une petite province de l'empire perse. Le Temple de Jérusalem s'est difficilement relevé de ses ruines. C'est une époque d'intransigeance des responsables religieux qui ont « repris les choses en main » au retour de l'exil à Babylone. Ils sont à la recherche d'une identité religieuse rigoureuse. Un

exemple : les Juifs qui sont restés sur place pendant l'exil et ont épousé des femmes païennes sont obligés de s'en séparer. Aujourd'hui, on parlerait de communautarisme religieux ou d'intégrisme. Dieu est en quelque sorte prisonnier d'une communauté vivant dans la hantise de la pureté religieuse et la haine des païens, d'où le côté extrêmement provocateur de ce livre où le seul juif de l'histoire, Jonas, est présenté sous un jour pas très avantageux ... Le propos était insupportable pour un juif pieux, pour qui un païen ne pouvait être sauvé qu'à la condition d'entrer dans le sein du peuple d'Israël. Dans le livre de Jonas, Dieu manifeste que le salut est universel : c'est par l'humour que l'auteur fait passer ce message. L'amour de Dieu est « fou », inconditionnel : c'est ce que nous révélera par exemple la parabole du père miséricordieux (Lc 15). Encore faut-il l'entendre et y croire : c'est ce que dira Jésus : Mt 12, 38-41.

Jonas représente donc les nationalistes religieux endurcis qui ne veulent pas voir au-delà de leur sanctuaire et de leur pays. Et ceux-là sont de toutes les époques ... Est-ce que tout le monde, chez les chrétiens de France, admet facilement, par exemple, que Dieu aime aussi les Musulmans ? Jérusalem n'est pas citée une seule fois. Le Dieu de Jonas n'a qu'un souci, le salut des païens, et le peuple représenté par Jonas doit être l'instrument de ce salut. Jésus dira à la femme cananéenne : *le salut vient des Juifs* (Mt 15). Or le salut des Ninivites n'intéresse absolument pas Jonas : il affirme sa foi en un Dieu qu'il refuse de voir tel qu'il est. Il affirme que Dieu est un *Dieu de pitié et de tendresse* (4,2), il touche du doigt l'être même de Dieu. Ni la puissance, ni la sainteté ne constituent le dernier mot sur Dieu, mais seulement la tendresse. Mais Jonas n'en tire pas les conséquences : si Dieu est bonté, il ne peut pas l'être uniquement pour une petite partie de l'humanité. Cette perspective est insupportable pour Jonas. Ce livre est donc à la fois une affirmation de foi et une mise en garde contre l'étroitesse d'esprit : le Dieu d'Israël est un Dieu de bonté et de tendresse pour tous les hommes. Il est salut pour Ninive comme pour Israël. Cette révélation fait peur à Jonas, comme elle fera protester les ouvriers de la première heure voyant que le maître donne autant qu'à eux aux ouvriers de la dernière heure (Mt 20). Comme elle fera protester le fils aîné de la parabole du fils perdu et retrouvé (Lc 15).

Ce Dieu, nous l'avons vu, Jonas lui donne deux noms différents : Yahvé et Elohim, traduit par *Dieu*. Elohim est le Dieu de la création, Yahvé est le Dieu de l'Alliance. Evidemment, ils sont un seul et même Dieu. Mais les marins connaissent Elohim, pas Yahvé : autrement dit, beaucoup d'hommes ont une approche de la divinité, mais ne connaissent pas le Dieu de la Bible, pour nous le Dieu de Jésus Christ. Quand des gens me disent : « je ne crois pas en Dieu », je leur demande toujours : « dites-moi de quel Dieu vous parlez, et peut-être serai-je d'accord avec vous ».

Et puis, il est intéressant de noter, dans le dialogue final entre Jonas et Dieu, que celui-ci, pour faire comprendre ses projets à Jonas, part de l'expérience du prophète : c'est à partir de son fameux ricin pour lequel Jonas prend de la peine que Dieu lui parle de la sienne pour les habitants de Ninive. C'est aussi à partir de son expérience d'homme que l'homme peut comprendre Dieu.

CONCLUSION : « qui peut être sauvé ? » demandaient ses disciples à Jésus. « Aux hommes, c'est impossible, mais pas à Dieu car tout est possible à Dieu » (Mc 10,26-27). Bien avant Jésus, le livre de Jonas brise une notion étroite du salut qui serait réservé à quelques uns, le peuple juif à l'époque, les seuls catholiques plus tard ... « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité », écrivait saint Paul (1 Tim 2,4). Ce thème sera repris par deux textes du Concile Vatican II, la déclaration sur la liberté religieuse (« Dignitatis humanae ») et celle sur les religions non chrétiennes (« Nostra aetate »), qui affirmeront qu'il n'est pas contradictoire d'affirmer le christianisme comme l'aboutissement du projet de Dieu et de respecter ceux que Jonas aurait appelé les païens. « Aux origines de l'Eglise, ce n'est pas par la contrainte ni par des habiletés indignes de l'Evangile que les disciples du Christ s'employèrent à amener les hommes à confesser le Christ comme Seigneur, mais avant tout par la puissance de la parole de Dieu » (D.H. 11). « Nous ne pouvons invoquer Dieu, Père de tous les hommes, si nous refusons de nous conduire fraternellement envers certains hommes créés à l'image de Dieu » (N.A. N°5). Ce qui ne doit pas empêcher le disciple du Christ, pour reprendre les mots de l'Evangile, de prendre exemple sur leur maître et de « rendre témoignage à la vérité » (Jn 18,37), ce que saint Paul écrira plus tard à Timothée : « efforce-toi de te présenter à Dieu comme un homme éprouvé, comme un ouvrier qui n'a pas à rougir, qui dispense avec droiture la parole de vérité » (2 Tim 2,15). Ce que le Concile Vatican II commentera ainsi : « le disciple a envers le Christ son maître, le grave devoir de connaître toujours plus pleinement la vérité qu'il a reçue de lui, de l'annoncer fidèlement et de la défendre énergiquement, en s'interdisant tout moyen contraire à l'esprit de l'Evangile. Mais la charité du Christ le presse aussi d'agir avec amour, prudence, patience, envers ceux qui se trouvent dans l'erreur ou l'ignorance de la foi » (D.H. 14).

Philippe BERNARD

OUVRAGES UTILISES :

« Jonas », cahiers Evangile N° 36, Ed du Cerf

« Jonas », revue « Arbre » N° 260

Introductions et notes des Bibles

- *de Jérusalem*
- *T.O.B.*
- *traduction A. Chouraqui*
- *des peuples*

Déclaration conciliaire (Vatican II) « Nostra aetate »

« « « «*Dignitatis humanae* »